

L'INCENDIE DE NOTRE-DAME

Du même auteur
aux Editions de la Coopérative

Poèmes :

SONNETS

STANCES

BALLADES

MAXIMES

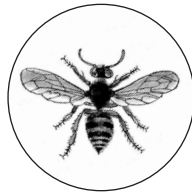
Romans :

LA PART DE FRAGILITÉ
PLAGES NON LOIN DE NANTES
L'ÉPISTOLIER D'AUTREFOIS

GERMONT

L'INCENDIE DE NOTRE-DAME

poème



La Coopérative

Ce livre électronique hors commerce
peut-être librement téléchargé et diffusé.
Il ne doit pas être vendu.
Toute citation qui en serait faite
devra comporter
le nom de l'éditeur et celui de l'auteur.

© Germont et Editions de la Coopérative, Paris, 2019,
tous droits réservés.
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

L'INCENDIE DE NOTRE-DAME

I

Dans la nuit la plus noire depuis mille ans,
Des flammes soudain surgissant
Ont approfondi les ténèbres. Ce feu
N'éclairait pas le monde d'un éclat joyeux,
C'était un brasier d'obscurité amère,
Sombre incendie où mourait la lumière,
Lugubre dévorateur des jours heureux
D'un peuple pour qui les cloches, sonnant dans l'air bleu,
Semblaient promettre une éternité de grâce.
Ces flammes étaient un fleuve de glace
Qui figeait l'âme terrorisée,
Qui pétrifiait le corps martyrisé
Par une stupeur incrédule. La clarté glaciale
De l'embraselement infernal
D'un coup plongeait Paris dans un avenir d'horreur.
Il était donc dit que je vivrais ces heures,
Que je verrais s'écrouler la joie
D'une présence à quoi ma naissance me donnait droit,
D'une protection qui me consolait de tous mes malheurs,

D'une bienveillance qui adoucissait mes tristes humeurs
Et faisait renaître de l'espoir la rose
Aux mille couleurs. Destructeur sans repos,
Incendie de ténèbres, c'est ma vie que tu consumes !
Et à l'aube funeste, mon soleil ne brillait plus.

II

Dans la nuit éclairée de sinistres projecteurs,
Le Président vint faire parade d'un cœur
Que tous ses actes démentaient depuis des mois.
D'un air grave, en tâchant de maîtriser sa voix
D'élève médiocre se prenant pour un maître,
Il prétendit parler au nom du peuple français
Qu'il ne cessait d'accabler de son mépris,
Qu'il bafouait et avait conduit à cette nuit
Où brûlaient huit siècles de rêve et de beauté.
Il parla d'espoir, lui qui avait sacrifié
A d'orgueilleuses erreurs l'avenir de son peuple.
Il parla de reconstruire, alors que son ardeur
Ne visait qu'à détruire un passé trop beau
Dont la gloire incommode pesait à ses épaules.
Inlassable il avait prôné la transformation
De fond en comble, contre toute raison,
De son pays dont il ignorait la splendeur,
Et maintenant il regardait mourir, à la lueur
Des flammes monstrueuses, le cœur de Paris

Dont les battements ne pouvaient plus couvrir
Sa voix assurée. Que la résurrection semblait loin,
Quand le passé était livré aux assassins !

Dans l'ombre, des hommes et des femmes pleuraient
La descente aux enfers
De leur ville bien-aimée. En silence, hagards,
Ils pressaient leurs mains contre leur visage.

La Mairesse vint à son tour
Prodiguer avec mansuétude ses discours
A la ville dont elle détruisait avec assiduité
Le charme qu'elle n'avait jamais remarqué,
Comme si sa propre laideur la rendait aveugle
A la beauté créée par un peuple
Auquel elle était étrangère. Sous son règne,
On démolissait les maisons coupables d'être belles
Pour les remplacer par des monstres de béton.
Les façades de pierre échappant à la destruction,
Elle veillait à ce que des restaurateurs impies
Attaquent leur chair, ne laissant que l'os livide.
Avec fierté, elle contemplait ces rues
D'où les Parisiens, comme une plèbe importune,
Étaient chassés impitoyablement. Car eux
Ne trouvaient pas grâce aux yeux de cette femme généreuse,
Qui accueillait qui bon lui semblait dans cette ville
Qu'elle croyait sans doute lui appartenir.
Pour elle, ils étaient comme toute leur cité
Des vestiges d'une histoire détestée.

En silence, des Parisiens versaient des larmes.

Eux seuls méritaient d'être là,
Les témoins incrédules qui sentaient avec horreur
Qu'une main de feu leur arrachait le cœur.

Des millionnaires vinrent promettre des sommes immenses
Pour rebâtir ce bonheur réduit en cendres.
Mais leur générosité aurait paru plus belle
S'ils n'avaient depuis des années détruit avec zèle
L'harmonie délectable des rues de Paris.
Même des sanctuaires succombaient à leurs desseins cupides.
Qui rappellera le souvenir triste et charmant
De l'église où les bêtes innocentes
Chaque année pouvaient venir se faire baptiser ?
Rue de Jussieu, rue du Départ, martyrisées,
Qui un jour pansera vos blessures ?
L'orgueilleuse Rivoli elle-même, sans scrupules
A été défigurée par un étrange mécène
Confondant l'art avec le commerce.
Ceux qui veillaient dans la nuit maudite,
Muets devant l'incendie
Grondant comme un tonnerre funèbre,
Pensaient-ils à ces imposteurs dont un demi-siècle
N'a pu épuiser l'ardeur épouvantable ?
Non, car ces heures étaient lourdes d'irréparable.
Folies et laideurs tôt ou tard seront effacées.
Rien ne restera de l'œuvre des insensés.
Mais ce qui a brûlé, qui nous le rendra ?
Où retrouverons-nous la merveille intacte
Qui embellissait les moments les plus sombres ?
Devant les flammes régnait le silence des tombes
Pour ceux qui voyaient disparaître

La protectrice de leurs rêves.

Ils étaient seuls à leur place, eux qui pleuraient sans bruit,
Eux qui fermaient pour prier leurs yeux humides.
Quand le toit s'effondra, leur souffrance
Serra le cœur des anges.

III

Le lendemain, je n'ai pu regarder longtemps
Vers toi, alors que te voir étendre
Le long de la Seine ta présence de splendeur
Était pour moi hier encore, mort de mon cœur,
La bénédiction qui me rendait courage.
La journée ressemblait trop au passé adorable.
Luttant contre mes larmes, j'aperçus même des Français
Qui marchaient d'un air allègre,
Sans paraître sentir la blessure de leur âme,
Comme s'ils n'étaient que des corps, des cadavres
Riant, mangeant, bavardant.
Le monde semblait mourir de leur indifférence.
Des hordes de touristes couraient admirer
Sur les quais la beauté dévastée.

IV

« Nous allons la reconstruire en cinq ans. »
Mots déments d'un homme censé gouverner la France.
« Plus belle encore », ajouta-t-il, car jamais
Il ne s'était avisé que Notre-Dame était parfaite.
« Un concours d'architectes permettrait
De choisir une flèche pour remplacer l'ancienne »,
Compléta son digne Ministre, qui caressa
Pensivement sa barbe aussi noire que son âme.
Tels sont donc ceux qui vont rebâtir
Ce que la bêtise ou la malveillance ont détruit,
Deux crimes qu'ils n'ont guère intérêt à dénoncer.
Ceux qui aiment la France n'ont pas fini de pleurer.
Vers qui nous tourner dans ce désastre ?
O Notre-Dame, devant leur criminelle audace,
C'est toi que j'implore encore.
Sauve mon pays de ceux qui le condamnent à mort.
C'est toi que j'implore, toi dont la maison est ravagée,
La bonté méprisée, la beauté menacée.
Je pense à l'avenir avec terreur,

Toi à qui j'ai donné mon cœur.

Pour te reconstruire, il ne faut pas cinq ans
Mais une Renaissance.

Il faut que surgisse en France une génération
D'ouvriers, d'architectes plus humbles que des maçons,
De tailleurs de pierre amoureux du silence
Que protègent les murs s'élevant lentement,
De charpentiers qui se souviennent sans orgueil
Que le Christ fut des leurs.

Quand on naît dans une époque d'ignorance,
Il est plus nécessaire que jamais d'apprendre.
Au lieu de vouloir affirmer sa vaine personne,
Il convient de s'oublier dans le travail et l'effort.

Pour que revienne pleinement une époque moderne
Où s'épanouissent des splendeurs nouvelles,
Il faut redevenir capable de suivre humblement
Les leçons de nos ancêtres les plus éminents.
Que ceux qui veulent vraiment reconstruire Notre-Dame
S'effacent dans le désir patient et tenace
De reproduire ce qui a été détruit.

S'ils n'ajoutent rien, sinon leur courage anonyme,
Alors ils deviendront enfin eux-mêmes.

Ils rendront à la France sa vraie richesse
S'ils acceptent cette pauvreté.

Je songe à la récompense inespérée
Que je leur devrais si, grâce à eux,
En des journées redevenues merveilleuses,
Je te voyais bénir ta ville comme au temps du bonheur,
Toi à qui j'ai donné mon cœur.

V

S'il m'est accordé encore un peu de temps
Sur cette terre, de dures années m'attendent.
Le chagrin m'accable quand j'envisage
Tous ces instants où mon regard,
S'abusant fugitivement, croira te revoir
Intacte, dans ta splendeur enivrante d'autrefois.
Je me souviens avec déchirement
De mon enfance, de ma jeunesse insouciante,
Où jamais je n'aurais pensé être privé un jour
Du doux secours
De ta présence illuminant toutes les saisons.
Paris ne soupirait pas d'angoisse dans la nuit profonde.
Les horreurs de cette époque vulgaire
Semblaient se briser comme des vagues contre la falaise
De ta beauté inaltérable.
Seules les flammes de l'aurore rosissaient la muraille
Glorieuse des arcs-boutants. Mon cœur battait
Quand je t'apercevais dans la fraîcheur d'une lune de mai.
C'est dans ces souvenirs, loin des assassins,

Que je dois puiser désormais l'espoir d'un destin
Où je m'avance vers toi de nouveau,
Au-delà des années de larmes, comme vers l'aube
Seule capable de consoler
Mon âme dévastée.

Les Editions de la Coopérative ont publié :

SARAH BERNHARDT
L'Art du théâtre

GÉRARD BOCHOLIER
Tisons (poèmes)

*

CARLO COLLODI
Histoires allègres

*

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH
Tout un livre – toute une vie (aphorismes)

*

MIREILLE GANSEL
Une petite fenêtre d'or
Comme une lettre (poèmes)
Maison d'âme

*

GERMONT
Sonnets
Ballades
Stances
Maximes
La Part de fragilité (roman)
Plages non loin de Nantes (roman)
L'Épistolier d'autrefois (roman)

*

ALBRECHT HAUSHOFER
Sonnets de la prison de Moabit

*

D.-E. INGHELBRECHT
Mouvement contraire (Souvenirs d'un musicien)

*

HERMANN HESSE
La Foi telle que je l'entends
*

HUGO VON HOFMANNSTHAL
Le Livre des Amis
Paysages de l'âme (Écrits en prose)

*
JEAN INGELOW
La Fée Mopsa (conte)

*
Mam'zelle Gnafron
et autres pièces du Guignol lyonnais

*
JEAN-YVES MASSON
La Fée aux larmes (conte)

*
ANNA DE NOAILLES
Exactitudes

*
JACQUES ROBINET
Un si grand silence (récit)

*
PAUL VALÉRY
Lettres à Nèère (1928-1935)
Sur Nietzsche

*
WILLIAM BUTLER YEATS
Lettres sur la poésie